

LA POURRITURE D'ASSEMBLÉE

(Laisant)

Je ne sais au juste à qui appartient la paternité du mot; mais il est d'une justesse profonde. Il y a la pourriture d'assemblée comme il y a la pourriture d'hôpital; et celle-ci peut-être est encore moins redoutable que celle-là. Encore une fois, nous ne poursuivons ici aucune pensée violente ou injurieuse. Nous attirons l'attention sur une maladie, sans avoir la prétention d'en donner la monographie complète; et nous estimons que les malheureux qu'elle atteint sont dignes de pitié beaucoup plus que de mépris.

Que certains membres de nos assemblées aient oublié volontairement leurs devoirs pour des motifs personnels, bas et cupides, aient mis leurs consciences à l'encan, aient pratiqué ou provoqué la corruption, ce sont là des faits inhérents à la faiblesse de la nature humaine, mais qui n'ont rien de commun avec le phénomène général dont nous parlons ici.

Ce phénomène est caractérisé surtout par l'énerverment et l'amollissement des caractères, par une torpeur finissant par amener l'impossibilité d'agir.

Impossibilité toute relative, cependant. Car s'il y a un milieu où l'on s'agit, où l'on se fatigue, où l'on se démène avec je ne sais quelle activité fiévreuse et brouillonne, c'est assurément le milieu parlementaire. Mais tout ce remue-ménage bruyant et confus, ces flots de paroles jetées au vent, suivant des formules convenues d'avance, ne sont que parade et décor. Les moyens se substituent au but; et bientôt les plus fortes résolutions sont émoussées et paralysées.

Supposez un représentant sincère, élu par la démocratie, arrivant la tête toute pleine de projets, ardent aux réformes, amoureux de la liberté, le regard plongé dans l'avenir, portant en lui comme une inspiration prophète et d'apôtre.

Pour que tout soit au mieux, admettons qu'à côté de toutes ses autres vertus, et pour lui en faciliter la mise en œuvre, notre héros ait pour lui la jeunesse, qui dore de sa flamme immortelle les généreuses passions.

C'est à merveille. Vous vous dites, et vous

avez raison de vous dire qu'avec des hommes ainsi trempés, ainsi disposés, le progrès doit être facile; que les réformes vont être résolument mises à l'étude, avec la ferme volonté de les amener à bien, qu'une ère nouvelle va s'ouvrir enfin, que la démocratie sera servie fidèlement, et que la République ne sera plus un vain mot.

Seulement, prenez un peu de patience; laissez passer quelques mois, puis retournez près de notre néophyte. Vous trouverez un homme grave, évitant de se prononcer trop directement sur les engagements qu'il a pris, mais qui vous exposera très doctement tous les inconvénients qu'il pourrait y avoir à renverser le ministère. Expert autant qu'on peut l'être dans l'art difficile des mines et contre-mines parlementaires et des embûches perfides, habile à soutenir en apparence les hommes qu'il poursuit le plus de sa haine et de son ambition encore inassouvie, toutes les questions sont réduites pour lui à des affaires de portefeuille. Les couloirs ont amené ce changement; les continuelles popotes de corridor ou de buvette ont transformé un homme en un «parlementaire». L'ambition personnelle a germé en lui. Intelligent, à force de voir des imbéciles escaler le pouvoir, il s'est demandé pourquoi pas lui tout aussi bien qu'un autre; sans s'apercevoir que cet appétit du pouvoir pour le pouvoir est précisément le commencement de l'imbécillité; sans se douter qu'une fois juché sur le tréteau, il sera, pauvre hère, tout aussi impuissant à bien faire que les camarades qui y sont passés avant lui.

Si l'ambition personnelle n'a pas produit les ravages dont nous venons de parler, la pourriture d'assemblée aura toujours fait son œuvre. Quand elle ne paralyse pas la conscience, elle amène tout au moins le découragement par la lassitude. C'est un résultat inévitable, parce qu'il provient de l'observation des faits eux-mêmes; à force de dépenser de l'énergie en pure perte, à force de s'éternuer à rouler l'éternel rocher de Sisyphus, on en arrive à ce cri des désespérés: «A quoi bon», comme si ce cri n'était pas un blasphème.

Il peut sembler extraordinaire qu'une collection d'hommes bien intentionnés en arrivent à se conduire comme s'ils étaient animés de mauvaises intentions. Cela s'explique très bien, à mon avis, par deux causes principales. D'abord, à force de se dépenser en formalités et en niaiseries, comme le veut la règle parlementaire, on en arrive à perdre de vue le but et à ne plus se préoccuper que de la machine parlementaire. En second lieu, — et c'est le côté le plus grave — la vie en commun dans ce milieu d'agitation stérile a pour effet d'élever comme une sorte de barrière entre le pays et soi. On respire une atmosphère spéciale, on perd de vue les aspirations et les besoins de la démocratie qui vous a élu. On est devenu membre du parlement; on a cessé d'être peuple. Dirigé hier,

on est dirigeant aujourd'hui et par cela même, on est devenu à la fois despote et esclave.

Une sorte d'esprit de corps vous gagne; on croit que l'assemblée à laquelle on appartient forme une respectable compagnie dont tous les membres sont solidaires; comme s'il pouvait y avoir solidarité, à un degré quelconque, entre des hommes qui sont réunis par une volonté étrangère à eux, et dont le devoir est de lutter souvent les uns contre les autres.

Tant que durera le règne de la Bourgeoisie, il y aura un livre utile à faire, sous le titre: «Manuel du parfait député, à l'usage des jeunes membres du Parlement qui ne sont pas encore ministres». Là, on apprendra aux jeunes générations bourgeoises qui naissent à la vie publique, les procédés les meilleurs et les plus courts pour arriver au but, c'est-à-dire au pouvoir. Là on formulera, dans un langage simple, correct et précis, les principes d'après lesquels les jeunes hommes prédestinés au gouvernement de leurs semblables doivent diriger leur conduite. Après leur avoir dit les moyens d'entrer au Parlement sans ménager aucune promesse chaque jour et à chaque heure, on leur montrera que la sagesse politique consiste à n'avoir ni cœur, ni tête, mais seulement des appétits, pourvu qu'on sache les dissimuler sous une solennelle hypocrisie.

Quand ce livre indispensable aura été fait, l'édifice gouvernemental moderne, monarchique ou républicain, au choix, se trouvera couronné définitivement, et mis en possession de sa vraie formule.

En attendant et pour répondre à ceux qui seraient portés à taxer d'exagération le tableau qui précède, qu'il me soit permis de rappeler, en terminant ce chapitre, l'une des pages les plus éloquentes des *Confessions* de Proudhon, relatives aux journées de juin 1848.

— «Pour moi, le souvenir des journées de Juin pèsera éternellement comme un remords sur mon cœur. Je l'avoue avec douleur, jusqu'au 25, je n'ai rien prévu, rien connu, rien deviné. Elu depuis quinze jours représentant du peuple, j'étais entré à l'Assemblée nationale avec la timidité d'un enfant, avec l'ardeur d'un néophyte. Assidu, dix-neuf heures, aux réunions des bureaux et comités, je ne quittai l'Assemblée que le soir, épuisé de fatigue et de dégoût. Depuis que j'avais mis le pied sur le Sinai parlementaire j'avais cessé d'être en rapport avec les masses; à force de m'absorber dans mes travaux législatifs j'avais entièrement perdu de vue les choses courantes.

«Il faut avoir vécu dans cet isolement qu'on appelle une Assemblée nationale, pour concevoir comment les hommes qui ignorent le plus complètement l'état d'un pays, sont presque toujours ceux qui le représentent...

«Désastreux apprentissage! L'effet de ce gâchis représentatif où il me fallait vivre fut que je n'eus d'intelligence pour rien... Non,

Monsieur Sénard, je n'ai pas été un lâche en juin, comme vous m'en avez jeté l'insulte à la face de l'Assemblée; j'ai été, comme vous et comme tant d'autres, un imbécile. J'ai manqué, par hébétude parlementaire, à mon devoir de représentant. J'étais là pour voir et je n'ai pas vu; pour jeter l'alarme, et je n'ai pas crié! j'ai fait comme le chien qui n'aboie pas à la présence de l'ennemi. Je devais, moi, élu de la plèbe, journaliste du Prolétariat, ne pas laisser cette masse sans direction et sans conseil: cent mille hommes enrégimentés méritaient que je m'occupasse d'eux. Cela eût mieux valu que de me morfondre dans vos bureaux.

« J'ai fait depuis ce que j'ai pu pour réparer mon irréparable faute; je n'ai pas été toujours heureux; je me suis trompé souvent — ma conscience ne me reproche plus rien ».

— La conscience de nos parlementaires d'aujourd'hui ne leur reproche rien non plus.

Seulement, reste à savoir s'ils ont encore une conscience.

(L'Anarchie Bourgeoise)

A. LAISANT.

L'Esclave Vindex

PAR LOUIS VEUILLOT

Spartacus. — Oui, et il a fait des fautes de français. De tels gens ne trahiront jamais la République. Foi de Spartacus! ce digne citoyen n'a pas prononcé un mot contraire aux principes. Il ne parlait des insurgés que pour les plaindre, et en très bon termes. « Mitrailions-les, disait-il, puisqu'il le faut; mais ne cessons point de les chérir. Il y a malheureusement parmi eux beaucoup de repris de justice et de galériens; mais n'oublions pas qu'ils sont nos frères ».

Vindex. — C'est touchant.

Spartacus. — N'est-ce pas ?

Vindex. — Tu crois donc que ces insurgés ont vendu leur courage ?

Spartacus. — Je le crains. Il paraît prouvé qu'on a saisi considérablement de roubles et de guinées sur les agents provocateurs. Dans tous les cas, cette révolte se pourra difficilement justifier. Quand on a le suffrage universel, l'insurrection devient un véritable crime.

Vindex. — Je t'ai fait observer qu'avec le suffrage universel ils ont faim. Que répond à cela ton garde national ?

Spartacus. — Une chose bien simple et bien juste, à mon avis. Ce n'est pas en paralysant l'industrie, en arrêtant le mouvement des affaires, que les insurgés se procureront du travail, seul moyen honorable d'avoir du pain.

Vindex. — Dis-moi, Spartacus, quand tu te soulevais à Capoue, n'avais-tu pas du travail et du pain ?

Spartacus. — Quelle question ! j'étais esclave.

Vindex. — Ces insurgés ne disent pas autre chose.

Spartacus. — J'habitais une niche étroite et malsaine, tandis que mon maître possédait à lui seul plusieurs palais.

Vindex. — Voilà précisément de quoi se plaignent les révoltés des faubourgs.

Spartacus. — Je voyais passer devant moi tout l'orgueil du luxe, toutes les jouissances de la vie, et je grelottais dans mon bouge, à peine couvert d'un haillon.

Vindex. — L'hiver est plus froid ici qu'à Rome... Ecoute-moi : Toute maison décente, à Paris, loge un homme chargé d'en ouvrir et d'en fermer la porte. Confiné sous l'escalier, dans un taudis sordide, il voit entrer et sortir des gens qui ne lui parlent que pour le rappeler durement à son devoir. Tandis que ceux-ci dorment, il veille; tandis que ceux-là dansent et jouent, environnés d'un printemps artificiel, il souffle dans ses doigts, tristement éclairé d'une lampe fumeuse. Il dormira quand la fête sera finie, si toutefois elle finit avant le jour.

net de Caton, que je vois là-bas, prouve que vous permettez en conscience, à l'homme qui n'a rien à manger, d'avalier son poignard. Cependant, pourquoi renoncer à la vie lorsqu'elle peut être si douce, lorsque nous la voyons si douce à tant d'autres qui n'ont aucun titre pour en jouir plus que nous? Avant de mourir, il faut premièrement essayer de corriger le sort.

Spartacus. — Sans doute...; par l'étude, la patience, la bonne conduite.

Vindex. — Pourquoi pas par la force? c'est plus tôt fait.

Spartacus. — Tu vois comme on y réussit.

Vindex. — N'importe. Sauf à recommencer cent fois, la partie vaut qu'on la tente. Nulle défaite n'est à craindre, quand la mort même est un gain. N'y eût-il que le bénéfice de troubler tant d'heureux dans l'insolence de leur bonheur et de faire crouler leur fortune, et d'en entraîner avec soi quelques-uns au fond de cet enfer qui ne saurait être, pour le pauvre, aussi affreux que la vie, c'est plus qu'il ne faut pour courir aux armes. Le pauvre est en état permanent d'oppression et de souffrance. Que lui font les droits du citoyen? Se donner Ledru-Rollin pour président, ou recevoir Bourbon pour roi, voilà un beau régal !

Spartacus. — Eh ! que veux-tu donc ?

Vindex. — Je veux jouir, c'est-à-dire vivre. J'ignore dans quelles circonstances l'insurrection vous paraît le plus saint des devoirs : jusqu'à ce que je sois content, elle sera pour moi le premier des besoins et le plus doux des plaisirs. Le besoin, le plaisir, voilà le droit.

Spartacus. — Mais, mon cher, ces opinions sont tout à fait démagogiques, subversives, anti-sociales. Je m'étonne de les entendre professer par un homme qui jadis a bien servi la République, et qui fut honoré de l'amitié du grand Brutus. (Il salue).

Vindex. — Je voue aux dieux infernaux le stupide aristocrate Brutus. Que sa mémoire soit exécrable à toute âme capable du royal sentiment de la liberté ! Mais je ne m'étonne pas, Spartacus, que tu l'honores. Je te dirai un jour ce que je pense de toi.

Spartacus. — Je connais ton humeur sauvage : je sais que tu m'accuses d'incivisme. Va, dis ce que tu voudras; ma réputation est au-dessus de tes morsures. Baresté et Ribeyrolles me défendront; j'aurai des certificats de Raspail.

Vindex. — Ne t'y fie pas : j'ai quelque confiance en celui-là.

Spartacus. — Prenons-le donc pour arbitre. Tu dois me connaître assez pour savoir que j'en passerai par son arrêt. Si mon esprit s'égaré, mon patriotisme ne saurait faillir.

Vindex. — Tu as peur !

Spartacus. — Oui, j'ai peur de nos divisions; car elles nous tuent. Je voudrais que tu eusses entendu lire les choses vraiment fraternelles que disait à ce sujet le *National*. Faisons un sacrifice à la concorde; embrassons-nous du moins en présence de l'ennemi. Je ne m'engage point à ne pas partager un jour ton

dans la plénitude du pouvoir souverain; et soit qu'il défasse les lois, soit qu'il brise les hommes, il est juste. Sa justice est celle de Dieu; car, suivant ta propre doctrine, il n'y a pas d'autre Dieu que lui. Pauvre diable de Dieu !

Spartacus. — Je n'abjure pas mes principes : je m'incline toujours devant la souveraineté du peuple. Mais toi et tes amis, vous ne prétendez pas être à vous seuls le peuple. Nous en sommes aussi.

Vindex. — Point du tout. En vous distinguant par la richesse et par l'intelligence, en devenant pouvoir, en recevant un salaire, vous avez abdiqué le caractère auguste de la souveraineté. Vous n'êtes plus que des *commis*, d'insolents commis qui trahissent leur maître, et dont je ferai justice, toujours suivant ta doctrine. Tu me l'as certes assez prêchée; et moi, qui ne suis point repu, je me souviens encore, le lendemain, des vérités de la veille.

Spartacus. — Puisque tu as si bonne mémoire, souviens-toi donc aussi que celui que tu accuses de trahison est entré ici, vainqueur pour ta cause.

Vindex. — Ne crains pas que je l'oublie ! Je me rappelle ta victoire, et je sais que tu n'en as pas perdu les fruits. C'est pourquoi tu estimes la besogne achevée, et tu voudrais en rester là. Convienst-en, républicain de la veille, tu te souciais médiocrement d'un second triomphe. Ce suffrage universel, qui te remplit aujourd'hui la bouche, avoue que tu t'en serais bien passé ! Tu plaçais, tu rimais, tu faisais de la prose, tu péculais, et tu spéculais; tu cherchais même à te marier, afin de payer le cens. Par le paon de Junon ! l'humanité t'eût semblé trop heureuse, pourvu que tu fusses député. Certes, on t'aurait vu vaillamment poursuivre la réforme électorale et manger du veau. N'est-ce pas que tu estimais bien M^e Ledru ? Il eût ta grâce, et tu aurais son ventre.

Spartacus. — Assurément tes quolibets, fussent-ils de meilleur goût, ne m'empêcheront pas d'admirer un des plus glorieux fondateurs de la République.

Vindex. — Il y a encore M^e Crémieux, qui est assez galant; et M^e Marie, donc ! quelle immaculée cravate blanche ! et ce vert M. Pagès, et ce puissant M. Pagnerre, et cet amoureux M. de Lamartine, le plus long printemps qu'on ait vu sur la terre ! Voilà des vengeurs du peuple, des